

L'Acte Psychanalytique

Séminaire de Marc Lebailly
du 24 Septembre 2016

Hygie
Association loi 1901 - J.O n° 40 du 06/10/2012
Siège social : 91 Avenue d'Alsace Lorraine, 91550 Paray-Vieille-Poste
RNA : W913004485 - SIRET : 78914516600011 - APE : 9499Z
hygie.asso@yahoo.fr

DIRECTION ÉDITORIALE

Hygie

Pôle Réalité Psychique
91 avenue d'Alsace Lorraine
91550 Paray-Vieille-Poste



Ea

Centre O. & M. Mannoni
12 rue de Bourgogne
75007 Paris



MENTIONS LÉGALES

La présente retranscription est destinée à une libre diffusion sur internet via le site marclebailly.com.

Son contenu est protégé par une licence publique de droit d'auteur [Creative Commons](https://creativecommons.org/licenses/by-nd/4.0/).

Type de licence : [CC BY-ND](https://creativecommons.org/licenses/by-nd/4.0/)

Marc Lebailly

L'Acte Psychanalytique

Séminaire du 24 Septembre 2016

REPRISE ET TRANSITION

J e vais reprendre là où j'en étais resté au dernier séminaire sur la question de la construction dans la cure. J'aborderai ensuite une approche critique de la fonction du rêve dans cette phase de construction. Cette phase est inaugurale. Elle fait suite à la scansion des séances préliminaires opérée à partir de l'émergence éphémère de la détresse du vivre. De fait, cette phase, dans la perspective qui est la mienne, ne relève pas à proprement parler de « l'Acte psychanalytique » tel que j'entends le spécifier. De fait phénoménologiquement, elle ne diffère pas, du moins en apparence, de ce qui se trame dans une psychanalyse freudo-lacanienne, ni même d'une psychothérapie d'obédience, dit-on, psychanalytique. Car d'un point de vue technique, elle ne débouche sur aucune « rupture » nouvelle. Car l'Acte s'inaugure d'une rupture qui permettrait d'enclencher l'émergence d'une structuration nouvelle de l'appareil psychique. Les révélations engendrées par le truchement de l'interprétation n'ont aucun effet curatif. Dès 1914, Freud s'en était avisé. Nous allons y revenir en détail. La technique de l'interprétation, qui différencie prétendument la cure psychanalytique de toutes les autres psychothérapies, n'entraîne, dans une énorme majorité des cas, aucune guérison. A quelques exceptions près, il est vrai. Paradoxalement, et Freud en fait le constat, elles mènent souvent à l'aggravation des symptômes. Déjà on peut remarquer que contrairement à ce qui est professé depuis les origines, l'interprétation n'a pas pour objet les motions inconscientes refoulées. Vous savez que j'en limite la pertinence, et tout aussi bien l'efficacité quoiqu'elle ne

soit pas curative, au dévoilement du préconscient. C'est un présupposé qui consiste à reprendre, après Freud, que ce qui est du registre de la langue est préconscient. L'inconscient est lui a proprement parlé inaccessible. Si on parle de registre, il s'agit bien d'un système fermé. En effet, quoique nous ne soyons plus dans l'optique de la thermodynamique cette allusion peut être considérée comme une métaphore. L'inconscient émet non pas de l'énergie mais des unités d'information (au sens de Shannon) sous l'égide du Sujet. Pour le dire de manière raccourcie : Il n'y a d'Inconscient que de Sujet, de présence psychique subjective pour être précis, qui s'avère de l'existence de signifiants. Reste que dans cette première phase de construction, l'interprétation reste, pour moi, la technique référente dans la conduite de la cure. Et ce, malgré le fait d'avoir entériné à la suite de Freud, qu'elle n'était pas curative. Mais Freud a tenté de maintenir cette valeur curative de l'interprétation. Il va tenter d'accréditer qu'elle n'est pas impuissante à guérir mais qu'elle en est empêchée par une réaction intempestive et négative du Moi à permettre d'aboutir à une remémoration totale. Car il persiste à croire que la remémoration est le sésame qui mène à la guérison. Cette réaction intempestive du Moi il la nomme « résistance ». C'est le recours à cette notion de résistance qui va lui permettre de sauver à la fois la vertu curative de la remémoration et la puissance de l'interprétation. Il va se convaincre que si on en arrive à ce phénomène de résistance c'est parce que, et pour des raisons restées obscures, malgré l'interprétation la remémoration totale est impossible. Et l'interprétation n'aboutit jamais à la levée exhaustive des motions refoulées. En d'autres termes : tous les secrets ne peuvent être découverts.

C'est à ce point du raisonnement que le concept de « construction » dans la cure advient.. En effet si le dévoilement du refoulement résiduel n'est pas possible grâce à l'interprétation, il n'en reste pas moins que le psychanalyste, grâce au matériel qui lui a été donné à connaître dans les phases antérieures de la cure, sait, lui, ce qui reste refoulé. Il faut donc d'une manière ou d'une autre le faire savoir et reconnaître par le « psychanalysé ». Il faut lui permettre de conscientiser ce qui lui resterait sinon à jamais étranger. Comme je viens de l'évoquer Freud est persuadé que les résistances au dévoilement de ces secrets est le fait de la résistance du Moi. La conviction consiste donc à proposer au psychanalysé des scénarios qui explicitent ce qui reste à découvrir : le mettre en scène, de telle sorte qu'il puisse s'en convaincre et se l'approprier. A ce moment de la cure il ne s'agit plus d'utiliser l'interprétation mais une technique active qui consiste à le convaincre et le persuader du bienfondé du savoir du psychanalyste sur ce qui est resté insu. On voit qu'il y a un retour en force de la suggestion comme moyen technique, alors que Freud l'avait abandonnée après les études sur l'hystérie. Mais la suggestion n'a pas plus de chance de mener la cure à bonne fin qu'elle n'en n'avait du temps du recours à l'hypnose. Même si, comme avec la technique hypnotique, cette construction suggérée doit aboutir à ce que Freud repère comme abréaction, ressort de la guérison. Or il n'en n'est rien : cela entraîne à la mise à nu crue et à la perdurance des répétitions. Répétition pathologique qui se présente comme le moyen de la résistance. Résistance à vaincre qui devient alors l'enjeu de la technique psychanalytique et dont on n'est toujours pas sorti.

Je sais bien qu'il est fastidieux de reprendre ce à quoi, il y a longtemps, on a cessé de croire. Et aussi d'infliger cette reprise des élaborations freudiennes à ceux qui m'écoutent. Mais à y bien réfléchir ce retour n'est pas inutile quand il s'agit d'un exposé épistémologique qui s'attache à montrer les failles et les apories. C'est une manière légitime de s'inscrire dans une continuité de penser. D'autant que je suis persuadé que ceux d'entre vous qui ont suivi ce travail depuis de nombreuses années ne se sont toujours pas débarrassés de croyances qui ne cessent d'être, par ailleurs, enseignées et transmises. Se déprendre de ce contexte nécessite de savoir comment ce à quoi on ne souscrit plus a été élaboré et enseigné. Et pourquoi ce qui a été élaboré et enseigné s'avère irrecevable. Je vous propose donc de resituer l'évolution de cette problématique de la construction à travers les principaux textes freudiens qui en traitent. On peut penser qu'elle s'inaugure véritablement en 1914 avec *Remémoration, répétition, perlaboration* elle se poursuit en 1919 avec *On bat un enfant* ; elle culmine en 1920 avec *Au-delà du principe de plaisir* ; elle trouve sa version finale en 1937 avec *Construction dans l'analyse*. Ce qui ne m'empêche pas de passer aussi par un passage princeps de la Nouvelle Conférence donnée en 1932 sous le titre de *Angoisse et vie pulsionnelle*.

Cette histoire de construction dans la cure commence donc avec *Remémoration, répétition, perlaboration* par le constat que la cure n'évite ni ne liquide le phénomène de répétition. Celle-ci est censée être à cette époque le moteur de la résistance. Résistance qui doit être « perlaborée ». C'est-à-dire littéralement traversée.

Et ce moyen de « perlaborer » les résistances consiste justement dans ce travail de « construction » qui vient en lieu et place d'une remémoration impossible. Oublis que le Moi, en quelque sorte, protège. Et cette compulsion de répétition est d'autant plus forte, aux dires de Freud, que la résistance est grande. On pourrait se demander s'il n'y a pas inversion des causes et des conséquences. Il écrit dans cet article « *plus la résistance est grande, plus la remémoration sera largement remplacée par l'agir (répétition). Et cette résistance a pour but l'arrêt de la cure... le psychanalysé se défend de la poursuite de la cure* ». Le comble de la résistance est alors l'interruption de la cure. Dora ne lui envoie pas dire.

Ce que Freud repère c'est que l'agir de la répétition est une fixation au passé qui s'actualise au présent. C'est en fait une réminiscence. C'est du passé/présent. Freud dit « *c'est une puissance actuelle* ». La solution est donc de faire prendre conscience qu'il ne s'agit pas d'une problématique présente mais passée. L'objectif consiste à convaincre le psychanalysé que ce qui se joue dans la répétition est du passé, c'est pourquoi Freud énonce : « *le malade vit comme quelque chose de réel et d'actuel, nous avons à y opérer le travail thérapeutique qui consiste pour une bonne part à remémorer les choses au passé* ». En quelque sorte passer la réminiscence à la remémoration. Cette distinction entre remémoration et réminiscence date des *Etudes sur l'hystérie* (1893) où Freud considère que les hystériques souffrent de réminiscences. C'est-à-dire de souvenirs non advenus comme tels. Le symptôme est à ce titre une réminiscence. On verra que dans les termes qui sont les miens la remémoration d'une

réminiscence consiste dans un processus de sémantisation déplacé. Bien évidemment, pour Freud, ce qui a été oublié ce sont les représentants des pulsions pathogènes. En effet il affirme : « *C'est seulement au paroxysme de cette résistance que l'on découvre alors dans un travail commun avec l'analysé les motions pulsionnelles refoulées qui alimentent celle-ci (la résistance) ; le patient se convint de l'existence et de la puissance de ces motions en vivant une telle expérience* ». Ce travail d'auto conviction est la voie qui permet la perlaboration. Elle se présente, dans le processus thérapeutique, comme « *une tâche ardue pour l'analysé et une épreuve de patience pour le praticien* ». « La dure bataille du transfert » dit on parfois. Ce qui en dit long sur la méconnaissance du psychanalyste de ce qui se joue à cet instant. Pourtant Freud est persuadé que c'est dans cette « bataille » que « *s'effectuent les plus graves des modifications* ». Il maintient que cette technique de construction différencie radicalement le traitement analytique de toute influence exercée par la suggestion. Dans ce glissement sémantique où la perlaboration se substitue à la suggestion, Freud tente de préserver la spécificité de la cure psychanalytique. Comme si perlaborer les résistances n'était pas « suggérer ». Or à bien regarder, cette perlaboration n'est ni plus ni moins qu'un travail de persuasion. Aussi on pourrait considérer que cette déclaration est du ressort de la dénégation (ou de la mauvaise foi). Et comme toute dénégation, Freud va tenter d'en justifier le bien fondé. En effet, il argue que la différence entre la suggestion (en particulier dans le traitement hypnotique) et la perlaboration, c'est que dans la première le patient subit passivement alors qu'avec cette histoire de perlaboration, au prétexte qu'il s'agit de résistance du Moi,

on lui enjoint de participer activement à son idéification explicative. Cette subtile différence est justifiée parce qu'il s'agit du Moi. On peut donc en appeler légitimement à son adhésion rationnelle et raisonnable. Mais le résultat visé est le même. Il s'agit, par d'autres moyens que l'interprétation de lever le refoulement pour que l'abréaction s'avère. Freud en fait l'aveu quand il termine en écrivant : « *théoriquement on peut la mettre en parallèle avec l'abréaction des motions d'affects restés coincés du fait du refoulement, processus sans lequel le traitement hypnotique demeurerait sans influence* ». Si on voulait conclure, on pourrait dire que dans ce texte sans que cela soit explicité clairement, il y a bien deux temps successifs dans la conduite de la cure : celui de l'interprétation puis celui de la construction qui permet la perlaboration.

Mais ce qui apparaît comme une pure difficulté technique en 1914, s'avère en 1920 avec *Au-delà du principe de plaisir*, un véritable problème théorique. En effet cette irruption de la compulsion de répétition met à mal le sacrosaint principe de plaisir. Et concomitamment ceux de la pulsion et même du désir. D'autant que cette compulsion de répétition, Freud remarque qu'elle se rencontre, non seulement dans les névroses, mais aussi dans les comportements normaux de la vie quotidienne. Ce qui n'est pas anodin et anticipe le caractère universel de ce que cette compulsion recèle. Mais sans doute, ce qui interpelle Freud à cette époque, ce sont les symptômes que manifestent les soldats revenus de cette épreuve terrifiante qu'a été la guerre de 1914/1918. Comme s'il leur était impossible de sortir de cet enfer. En effet, à travers des cauchemars et des

phobies, des angoisses irrépressibles aussi, les scènes traumatiques qu'ils ont vécus sur le champ de bataille n'en finissent pas de les assaillir de manière répétitives et sans fin. Syndrome que Freud nomme « névroses actuelles » pour l'opposer à celle dont l'étiologie était référée à un dysfonctionnement psychique infantile. On dirait aujourd'hui « syndrome de stress post-traumatique ». Dans ce texte Freud explique la fixation traumatique cause de la répétition en faisant la distinction entre trois états émotionnels : l'angoisse qui désigne l'état d'attente d'un danger ; la peur qui requiert l'existence d'un objet funeste déterminé ; la terreur (la frayeur dit Freud) qui est l'état dans lequel on tombe quand on subit une attaque (ou un danger) auquel on n'est pas préparé. C'est la surprise de l'épisode mortifère qui engendre le cycle répétitif de la terreur. Et le syndrome post traumatique se présente alors comme une réminiscence (comme dans l'hystérie) de cet évènement effrayant. La question est de savoir pourquoi revivre oniriquement cette terreur (frayeur) ? C'est en contradiction avec le principe de plaisir. Freud tente de trouver une issue : « *Il nous reste encore par exemple l'issue de déduire que dans cet état la fonction onirique elle-même (où la réminiscence de l'état de terreur se joue), comme tant d'autres choses, a été ébranlée et détournée de ses intentions* » auquel il ajoute « *ou encore que nous devrions avoir en mémoire les énigmatiques tendances masochistes du Moi* ». Émerge là un premier indice d'une mutation théorique. A travers la référence au masochisme, l'agressivité montre le bout de son nez. Certes retournée contre soi. Mais si on rapproche « la fonction onirique a été ébranlée et détournée de ses intentions » et cette référence au masochisme on peut en référer

que ce qui détourne la fonction onirique du principe de plaisir c'est l'agressivité retournée contre le Moi. Agressivité retournée qui s'oppose au principe de plaisir et à l'abaissement des tensions au niveau le plus bas.

Freud passe alors, d'une manière qui peut paraître incongrue, à un tout autre sujet : la présentation et l'interprétation de cette expérience infantile connue sous l'espèce du Fort/Da. Je ne rappelle pas cette démonstration, tout le monde la connaît. La plupart du temps on en retient l'aspect symbolisation et maîtrise valeureuse de la disparition de la mère. On occulte, alors, ce que Freud veut démontrer. On en retient benoîtement que ce jeu avec la bobine est une expérience de symbolisation structurante. Ce qui n'est absolument pas où Freud veut nous mener. C'est-à-dire le point de convergence qu'il y a entre cette expérience douloureuse du départ de la mère et le syndrome post traumatique. Ainsi, Freud affirme que ce qui est prégnant dans ces jeux ce n'est pas la jubilation due à la symbolisation du retour, (l'anticipation du retour (Da)) mais bien la répétition de la phase douloureuse de l'abandon (Fort). Là encore cette prévalence ne satisfait pas au principe de plaisir. Freud ajoute que, dans un autre ordre d'idées, artistiques cette fois, les adultes sont attirés par le spectacle des tragédies. Et ce qu'il y a de commun entre cette attirance et le jeu de l'enfant serait que le tragique et la souffrance ont un attrait indéniable et irrésistible. A partir de quoi Freud, malgré ce constat, tente de sauver le principe de plaisir. L'enfant en anticipant le retour de sa mère jubile. L'adulte éprouve un plaisir esthétique à la contemplation d'une tragédie et à l'exposition de souffrances humaines. Dans

les deux cas il y a deux manières de surmonter le déplaisir de la souffrance. Freud conclut temporairement. « ...ces situations débouchant au bout du compte sur un gain de plaisir ». Mais bien évidemment il ne se satisfait pas de cette hypothèse. Aussi ajoute-t-il : « ... ces cas et ces situations ne nous avancent en rien, car ils supposent l'existence et la domination du principe de plaisir et ne témoignent pas de l'efficace de tendance situées au-delà de celui-ci, c'est-à-dire des tendances qui seraient plus originelles que celui-ci et indépendantes de lui ». Le chapitre III va lui servir à démontrer, à partir de la clinique de la cure, et de l'universalité de la répétition que, justement, la répétition ne ressort pas du principe de plaisir. « ...nous trouverons le courage d'admettre l'hypothèse qu'il existe vraiment dans la vie psychique une compulsion de répétition qui ne tient aucun compte du principe de plaisir ». Et enfin « ... et celle-ci nous semble plus primitive, plus élémentaire, plus pulsionnelle que le principe de plaisir, poussé par elle à l'écart ». C'est-à-dire qu'apparaît l'hypothèse qu'il y aurait une pulsion plus forte que celle qui anime le principe de plaisir. Et donc, plus forte que la pulsion libidinale. Il faudra attendre le chapitre V pour trouver une réponse à cette affirmation interrogative. Avec une variante de sa définition (une généralisation pourrait-on dire) de la pulsion. Il ne s'agit plus avec la satisfaction d'icelle de mettre la tension psychique au niveau le plus bas mais de retourner à un état antérieur. « Une pulsion serait donc une force inhérente à l'organisme animé poussant à la restauration de l'état antérieur que cette instance animée a dû abandonner sous l'influence de forces perturbatrices externes... ». Nous y voilà : la répétition dépend d'une pulsion qui ne répond pas exactement au principe de plaisir qui est de

permettre à l'appareil psychique d'être à un état de tension le plus bas, mais à un autre principe qui est de pousser à retourner à un état antérieur. Il suffit alors à Freud de déterminer l'état antérieur auquel l'appareil psychique aspire. Et d'affirmer : « *s'il est possible de considérer comme expérience qui ne connaît pas d'exception le fait que tout vivant meurt pour des raisons intérieures à lui et revient à l'inorganique, nous pouvons simplement dire ceci : le but de la vie est la mort, et, en prenant les choses à l'envers : le non vivant existait antérieurement au vivant* ». Pour conclure : « *la première pulsion était donnée celle de retour à l'inanimé* ». Et l'inanimé c'est la mort organique. C'est la révélation qu'il existe dans le psychisme humain une pulsion de mort antérieure à la pulsion sexuelle.

Ce que je voulais montrer en faisant ce détour par les textes freudiens, c'est que Freud, acculé dans sa pratique thérapeutique (par la compulsion de répétition intraitable) au lieu de remettre en cause le concept de principe de plaisir, et concomitamment celui de pulsion, va s'ingénier à trouver une nième transformation à sa théorie de la dualité des pulsions. Ce n'est pas la pulsion qui est une aporie mais l'organisation de celle-ci. Après l'opposition entre pulsion sexuelle et pulsion d'autoconservation, puis pulsion narcissique (toujours d'autoconservation) sexuelle versus pulsion d'objet, apparaît l'opposition entre pulsion de vie et pulsion de mort. Eros et Thanatos. Cette opposition va l'amener à deux constats déterminants. Le premier est que le principe de plaisir n'est absolument pas au service de la pulsion de vie, d'autoconservation, car le niveau de tension le plus bas auquel

l'appareil psychique peut aspirer est bien le retour à l'inanimé. C'est-à-dire à la mort. Le principe de plaisir est donc au service de la « silencieuse » pulsion de mort. Ce qui entraîne le deuxième constat qui est que la répétition est elle aussi au service de cette pulsion de mort. On pourrait dire alors que la résistance à laquelle le psychanalyste dans la cure est confronté serait l'irruption de cette pulsion mortifère. Ce qui n'est guère optimiste. Et en dit long sur le travail de « perlaboration » qui attend à la fois le psychanalyste et le psychanalysant. Tâche à l'évidence impossible. Autre manière de justifier l'impossibilité d'une fin de psychanalyse envisagée comme une guérison. On ne guérit pas de la mort. Ingmar Bergman, en son temps, avec son film le « Septième Sceau » en donne une allégorie tout à fait convaincante. Le chevalier joue sa vie aux échecs contre la Mort. Que croyez-vous qu'il arriva ? Il perdit après maintes feintes inutiles. Dans cette perspective on pourrait en déduire que dans la cure Freud (et tout psychanalyste après lui) prend la position du chevalier. Il joue contre la prétendue pulsion de mort qui anime en fin d'analyse son analysé. Cette histoire de pulsion de vie et de pulsion de mort, vous savez mon point de vue. Ce n'est pas pertinent pour modéliser l'appareil psychique. La vie et la mort sont des concepts finalistes dont on pensait que la psychanalyse nous avait débarrassés. Ils ne valent que dans le cadre de la philosophie.

C'est toujours comme ça avec un processus de mythologisation. Quand on aboutit à une impasse, une aporie, ou bien on introduit un nouveau mythe qui oblige à transformer le système précédent, ou bien on verse dans la philosophie. Ou

bien les deux. L'invention de la pulsion de Mort est à la fois un mytheme et une problématique philosophique. Dans *Etre et temps*, à peu près à la même époque, Heidegger proposera comme statut de l'humain d'« être vers la mort » Lacan ne manquera pas d'y sacrifier aussi. Pourtant Freud, dans un sursaut scientifique, va tenter d'échapper à ces deux dérives, sans à mon sens, y parvenir. Faire en sorte que cette pulsion de mort soit accréditée. Son garde fou théorique consiste à tenir que la théorie des pulsions n'a de validité que si celles-ci se présentent comme un concept limite d'avec le biologique. On ne dira jamais assez la nécessité de cette continuité entre le biologique et le psychique pour Freud. Il y est obligé par son parti pris qui consiste à concevoir la psychanalyse comme une science de la nature. Dans la continuité donc des sciences physiques et biologiques. Il considère que la pulsion sexuelle a son pendant du côté du biologique. Reste à démontrer que la pulsion de mort a aussi son répondant biologique. Il faut absolument qu'il y ait un trait d'union entre la fonction biologique et cette pulsion paradoxale psychique. C'est pourquoi dans ce texte il y a une longue discussion autour du fait d'une part que certaines cellules sont programmées pour s'auto détruire (celles du soma) et que d'autres cellules, (germinales), elles, ont pour fonction de conserver la vie par le fait qu'elles président et déterminent des liaisons. D'où le double mouvement déliaison = pulsion de mort, versus liaison = pulsion de vie (sexualité). Et puisqu'on a trouvé une concordance biologique alors la nouvelle dualité des pulsions est sauvée et même accréditée.

On aurait pu penser qu'en 1932 avec sa nouvelle conférence *Angoisse et vie pulsionnelle* la perlaboration de Freud aboutirait à l'abandon de ce faux concept de pulsion. À cette époque cela affleure comme une révélation. N'écrit-il pas : « *la doctrine des pulsions est pour ainsi dire notre mythologie. Les pulsions sont des êtres mythiques, grandioses dans leur indétermination* ». Suit, malheureusement, un long développement en forme de dénégations. Il fait alors comme si cette allégation avait trait à la manière dont la « pensée populaire » dit-il, traite celles-ci. Et il présente, très ironiquement, cette pensée populaire : « *on postule des pulsions aussi nombreuses et aussi diverses qu'on en a besoin une pulsion de valorisation, d'intention, de jeu, de sociabilité et beaucoup d'autres encore. Pour ainsi dire on les accueille, on laisse faire à chacun son travail particulier et ensuite on les congédie* ». Mais c'est alors qu'il ajoute : « *derrières ces petites pulsions d'emprunts, il y a quelque chose de sérieux* ». C'est là que l'on perçoit que la continuité entre le biologique et le psychique a une importance cruciale pour Freud. Car ce qui fait le sérieux de la théorie des pulsions par rapport à celle de la pensée populaire, c'est ce que lui a découvert : « *il y a des pulsions psychiques qui reprennent les intentions biologiques* ». Et de justifier l'injustifiable, le raisonnement analogique n'a jamais prouvé quoique ce soit, (ce que la pensée populaire énonce « comparaison n'est pas raison »), comme suit : « *Aussi jalousement que nous défendons d'habitude l'indépendance de la psychologie par rapport à toute autre science, on se trouve ici dans l'ombre de ce fait biologique inébranlable : l'individu vivant est au service de deux visées, l'autoconservation et la conservation de l'espèce, visées qui semblent indépendantes l'une de l'autre, qui*

n'ont pas encore, à notre connaissance, trouvées de dérivation commune, dont les intérêts sont antagonistes ». Et puis encore, référence à cette nouvelle dualité : « *nous supposons qu'il y a deux espèces essentiellement distinctes les pulsions sexuelles, comprises dans le sens plus large, l'Eros, si vous préférez cette dénomination, et les pulsions d'agression dont le but est la destruction* ». En d'autres termes : ce que j'avance est sérieux puisque c'est en phase avec le fonctionnement biologique. Vous savez que je considère comme lui qu'il ne peut y avoir de théorie de l'appareil psychique que dans la continuité avec le fonctionnement biologique. Mais pas de cette manière qui fait appel d'une part à des « êtres mythiques grandioses », les pulsions et d'autre part à l'agressivité qui est une aptitude fonctionnelle de tout organisme vivant et non pas une pulsion. Reste que c'est bien ce caractère universel de l'aptitude fonctionnelle de l'agressivité qui fait résistance chez Freud. Il en fait l'aveu juste après « *Mais il est remarquable que cette thèse soit quand même ressentie par beaucoup comme une innovation et certes une innovation pas du tout souhaitée qui devra être à son tour éliminée le plus vite possible. Je suppose qu'un puissant facteur affectif se fait jour dans cette récusation* ». De fait il ne s'agit pas d'un facteur affectif mais d'une idéalisation hystéroïde. Freud va alors admettre « *pourquoi, nous mêmes avons-nous eu besoin d'un si long temps avant de nous décider à reconnaître une pulsion d'agression, pourquoi n'avons nous pas exploité sans hésiter, pour la théorie, des faits qui sont exposés au grand jour et connus de chacun* ». Et le « repentir » sur cette idéalisation idéologique arrive enfin : « *sans doute rencontrerait on peu de résistance si on souhaitait attribuer aux animaux une pulsion ayant ce but. Mais*

l'accueillir dans la constitution humaine paraît sacrilège ; cela contredit trop de prédispositions religieuses et de convictions sociales. Non, il faut que l'être humain soit, par nature bon ou du moins d'un bon naturel » Se dévoile là le rousseauisme implicite de la théorie psychanalytique freudienne, comme si elle était, elle aussi, victime de cette mythologie. Reste que ce repentir n'en n'est pas vraiment un. En effet, il ne faut pas croire qu'avec ce texte Freud va se débarrasser de sa tendance à l'idéalisation et de la crudité inacceptable du constat de cette aptitude à l'agressivité destructrice chez Homo Sapiens. Car à la fin de cet article il va opérer une dénégation au moins partielle. Il conclut en effet : *« par bonheur, les pulsions d'agression ne sont jamais seules, elles sont toujours en alliage avec les pulsions érotiques. Ces dernières dans les conditions de la culture créée par l'homme, ont beaucoup de choses à adoucir et à prévenir »*. Vous n'êtes pas sans savoir qu'auparavant il considérait que la pulsion d'agressivité était une dérive au service de la pulsion sexuelle. Elle était, sous la dénomination d'emprise, une composante de la pulsion sexuelle nécessaire pour la réalisation du coït. Dans cette nouvelle élaboration il y a mise en autonomie de la pulsion d'agressivité et renversement de « l'alliage ». A cette époque la pulsion sexuelle a pour mission de tempérer la pulsion d'agressivité destructrice première. En quelque sorte la bonté naturelle de la nature humaine est sauvée par la libido sexuelle liante. Ce montage réintroduit l'idéalisation et tient plus d'une conception philosophico-morale que de l'anthropologie objective. De plus l'irruption de la pulsion d'agressivité est impertinente dans la mesure où elle est une aptitude universelle de la nature du vivant et non pas spécifique à l'espèce Homo Sapiens. Ce que Darwin

avait établi. Reste que cela ne l'avait pas empêché d'idéaliser, lui aussi, la nature de l'homme puisqu'il considérait que notre spécificité d'espèce était d'être altruiste (sous couvert d'une tendance à la protection des plus faibles).

Si j'ai fait ce long détour pour exposer à nouveau les nouvelles élaborations (mythologiques) de Freud, c'est d'abord parce que je suis convaincu que dans la pratique des psychanalystes d'aujourd'hui, même celle de ceux qui ont suivi avec intérêt ce travail, ces mythologies théoriques sont toujours prégnantes. Plus ou moins. En tout cas elles ne sont pas délibérément rejetées. Elles font souvent compromissions dans ce qu'il m'arrive d'entendre. Il y a toujours confusion, ou ambiguïté, entre mythologies et histoires existentielles. Comment, d'ailleurs, pourrait-il en être autrement étant donné où en est la formation des psychanalystes dans les Institutions et aussi de la transmission dans la cure didactique qui émane des psychanalystes qui la dispense. L'autre raison c'est que cela me permet d'étayer ce que je tente ici de performer sur la conduite de la cure. En particulier ce que je soutiens concernant le moment où doit intervenir le recours à la construction. Traditionnellement elle intervient au moment où la résistance devient patente et déterminante. Comme je vous l'ai dit précédemment c'est dans le début de la cure que cette technique est nécessaire. Elle n'advient pas, comme chez Freud, au moment où l'interprétation, qui vise à lever le refoulé, a atteint ses limites et qu'il faut pallier, par suggestion injonctive et persuasion, les manques de la levée du refoulement. Et ceci pour la simple raison qu'il ne s'agit pas avec l'interprétation de faire

émerger des motions pulsionnelles infantiles prétendues inconscientes, mais des éléments de mythologies refoulées dans le préconscient. Bien évidemment comme l'avait remarqué Freud, les symptômes relèvent de la réminiscence (réminiscences qui déterminent les répétitions) et doivent être remémorés. Mais ce qui est travesti dans le préconscient ne sont pas des représentations de motions pulsionnelles censurées. Ce sont des séquences mythologiques infantiles qui justifient la persistance de conduites (sexuelles ou non) qui s'opposent à l'ordre symbolique culturel. Elles perturbent l'appartenance. En d'autres termes, les conduites pathologiques sont des réminiscences des mythologies refoulées dans le préconscient. Ce qui est, dans un certain sens, toujours freudien. Aussi dans cette première phase de construction dans la cure, c'est l'interprétation qui sera le bras armé de cette construction et non pas la suggestion injonctive et persuasive déployée par le psychanalyste. Dans la perspective qui est la mienne, l'interprétation n'a aucune vertu curative directe. L'erreur de Freud a été de penser qu'il en était ainsi : l'interprétation avait le pouvoir d'éradiquer les méfaits du refoulement et de libérer la pulsion par abréaction. On pourrait l'escompter si, effectivement, l'appareil psychique était un système de régulation d'une prétendue énergie psychique. Pas si cet appareil est un système informatif qui gère non pas seulement des significations mais aussi des signes à partir d'un thésaurus de signifiants, eux-mêmes constitués de phonèmes. C'est un système de traitement et d'encodage d'unités d'informations. La réminiscence symptomatique est donc la mise en acte (retour du refoulé) d'une signification mythologique demeurée insue.

C'est un acte involontaire, interdit, à la place de séquences mythologiques imaginaires. Dans cette perspective le système symptomatique se présente comme un rébus dont il faut reconstituer le texte ou un ensemble de textes par le moyen de l'interprétation, de telle sorte de faire émerger les mythologies pathogènes originelles qui ont été travesties rhétoriquement par les effets de la censure. Une déformation linguistique qui s'apparente à un mensonge. On pourrait aussi bien dire que la répétition pathologique est alors coupée de sa signification imaginaire sémantique. Dans cette phase de construction de la cure il s'agit donc de retrouver et de réhabiliter les mythologies perdues ainsi que les variantes qui s'en sont engendrées. On pourrait rapprocher cette phase d'une enquête ethnographique qui consisterait à faire énoncer par le psychanalysant les mythologies perdues et oubliées dont on subsume qu'elles déterminent toujours les ratés de l'existence et ce de manière incontournable. À ce moment le psychanalysant est mis dans la position d'un informateur sur les mythologies préconscientes qu'il n'a pas cessé de fomenter et de transformer tout au long de son histoire. Mais qui toutes prennent naissance dans sa prime enfance. Pour situer, entre huit mois et cinq ans. Bien évidemment, ce qui vient d'être dit n'est valable que pour les syndromes hystérique et obsessionnel. Il n'en n'est pas de même pour les quatre autres affections des deux psychonévroses : la dissolutive et la défensive.

Dans les cures de ces deux syndromes, pour récapituler, la phase d'interprétation ne précède pas la phase de « construction ». L'interprétation est le bras armé de la construction. Il faut donc

abandonner l'idée généralement admise que l'interprétation a la vertu de dissoudre les réminiscences. Elle va permettre de structurer une mythologie désarticulée par le refoulement. Remettre dans un ordre intelligible ce qui a été déstructuré à des fins de masquage. Ce à quoi on aboutit alors, c'est à une sorte de récit, pseudo historique, constitué comme un système de significations qui fait sens. Mais sens fallacieux dont la cohérence justifie les symptômes. Il donne de la cohérence à un système pseudo causal censé expliquer la persistance d'un système symptomatique. « Voilà pourquoi je souffre de tous ces maux ! » clame alors le psychanalysant. La plupart du temps ce système causal se présente sous la forme d'un délire pseudo-paranoïde et les mythologies qui y participent ont toutes pour objectif, direct ou indirect, de trouver des coupables. Soit des personnages tutélaires soit des événements. En tout état de cause des personnes et des situations externes dont le psychanalysant se croit victime. À ce moment de la cure on est dans une problématique de coupable/victime que le psychanalyste contribue à justifier. Ce qui est constitué là est une sorte de savoir réactionnel défensif dont l'objectif est de déplacer et externaliser la causalité psychique (endogène) des souffrances du côté des interactions relationnelles et existentielles. Faire en sorte que l'étiologie endogène des dysfonctionnements reste ignorée. Ce système mythologique retrouvé se présente comme la solution d'une énigme insoluble. C'est d'ailleurs la fonction de cette capacité psychique à la mythologie : donner une réponse à une énigme impénétrable sous l'égide de la pensée sauvage. Il faut dire qu'au moment où commence à se fonder ces mythologies défensives cette dernière est

prévalente. La pensée productive n'apparaît que tardivement avec l'émergence du Moi (vers 36 mois) et l'aptitude au divertissement.

Quand je dis que le psychanalyste participe activement à la fomentation explicite de ces mythologies défensives et réactionnelles, je fais allusion essentiellement à l'intérêt que l'on porte à ce phénomène particulier que Freud a répertorié comme étant la voie d'accès au refoulement : le rêve, décrit par lui, dès 1900, comme la voie royale d'accès à l'inconscient, le lapsus, l'acte manqué et aussi, et, surtout, la libre association exigée par le psychanalyste. Exigence de verbaliser sous la forme d'une « règle fondamentale ». On remarquera que tous ces événements incongrus, que la civilité réprouve parce que justement inappropriés, ce sont des attracteurs, des déclencheurs de la machine psychico-rhétorique, à interpréter. Puisqu'ils sortent tous du champ de la rationalité consciente, ils n'ont aucun sens, ils poussent et incitent l'appareil psychique à en proposer un. Ils sont donc des « pousses à mythologiser » insignes. Surtout si cette tendance psychique est validée et même encouragée par les techniques dont use le psychanalyste pour, prétendument, orienter leur quête vers un sens historico-relationnels à ces événements perturbants. Dans cette phase psychanalysant et psychanalyste se comportent tous deux comme d'éminents mythologues. À ceci près que le psychanalyste, lui, quoiqu'il sache cette phase initiale nécessaire, ne croit pas aux causalités historiques qui s'y trament. Seul le psychanalysant croit faire un vrai « travail » d'élucidation des causes de ses souffrances psychiques. Je reviendrai ultérieurement sur ce concept de

croyance qui, comme vous le savez, est véritablement central dans la conduite de la cure. Central pour ce qui est du syndrome hystérique, alors que dans toute autre affection on est confronté à des effets de certitudes. À l'exception peut-être de la paraphrénie. Mais en tous cas dans la schizophrénie, la perversion, la paranoïa et même pour partie dans le syndrome obsessionnel. De fait qu'on le veuille ou non la cure freudienne est formatée pour l'hystérie. Essentiellement. Reste que cette phase aboutit à un corpus de savoir mythologique constitué, dont la validité explicative et curative ne peut pas être mise en doute parce que depuis plus d'un siècle on n'en finit pas d'en faire la promotion. Mythologies pulsionnelles et relationnelles inventées, exhumées et promotionnées par Freud et qui n'ont pas cessé d'irriguer le corps social. Du moins en occident. Il faut dire que les castes intellectuelles n'ont pas chômé pour assurer la diffusion de ces mythologies. Celles de Lacan, beaucoup plus ésotériques, beaucoup plus sophistiquées sont partant inaccessibles au commun. Elles n'auront pas le destin prestigieux de devenir une vulgate accessible à tous. Elles se confineront à une secte endogame dont l'extinction est programmée.

Cette méconnaissance de ce qui se joue dans la première phase d'une psychanalyse explique d'une part les échecs que Freud lui-même a subi et le désarroi qui le prend à partir de 1914 au moment où il lui est impossible de ne pas prendre en compte « la contrainte de répétition » que la technique d'interprétation est inefficace à liquider. Il est alors comme obligé de promouvoir le phénomène de « résistance », nouvel enjeu de la cure, et dont

la liquidation s'avère nécessaire à la menée de celle-ci à bonne fin. Résistance dont il essaie de donner une explication théorique, inopérante, pour en fin de compte en venir à lui attribuer la raison d'être un effet de la pulsion de Mort. Manière d'expliquer ce qu'il nomme « réaction thérapeutique négative ». Bien sûr, il n'en n'est rien. On pourrait même dire que cette prétendue réaction thérapeutique négative, plus ou moins violente, est un phénomène normal dans toute cure. Evidemment si on ne sait pas quel en est la motivation psychique, alors on ne peut l'appréhender que négativement. Pourtant ce n'est pas faute d'avoir tenté d'en découvrir le ressort. Dans le même article de 1932, *Angoisse et vie pulsionnelle*, Freud incrimine la culpabilité inconsciente. « *Des personnes chez qui le sentiment de culpabilité inconsciente est surpuissant se trahissent dans le traitement analytique par la réaction thérapeutique négative, si fâcheuse quant au pronostic. Quand on leur a communiqué la solution d'un symptôme, à laquelle devrait normalement succéder une disparition, au moins temporaire, du symptôme, on obtient chez eux au contraire un renforcement momentané des symptômes et de la souffrance. Il suffit souvent de les louer pour leur conduite dans la cure, de prononcer quelques paroles pleines d'espoir sur les progrès de l'analyse, pour entraîner une évidente aggravation de leur état* ». En clair si l'état des symptômes s'aggrave, c'est pour empêcher la guérison par punition d'une culpabilité inconsciente intraitable. C'est peut-être apparent dans la névrose obsessionnelle, encore que, en fait, incertain ; ce n'est pas pertinent dans les syndromes hystériques. Je reprendrai plus tard ce qui se présente comme une énigme et qui évidemment n'en est pas une. Retenons, à ce stade, que ce n'est pas la

culpabilité qui déclenche la prétendue réaction thérapeutique négative. De fait, cette réaction n'est pas négative. Elle atteste de la fin de phase de la construction dans toutes les psychanalyses. Ce qui est exceptionnel, je n'ai pas dit anormal, c'est que cette première phase puisse déboucher sur une résolution authentique des troubles. Il est vrai que, très rarement, cela arrive. Nous verrons pourquoi ultérieurement.

Bien évidemment, cette phase de construction dans la cure utilise tous les moyens que Freud avait répertoriés et définis. Tout ce qui s'oppose à la logique ordinaire et au raisonnement réputés conscients. En particulier les incohérences que la règle fondamentale, règle d'or dit-on, entraîne. A savoir la verbalisation de ce « qui tombe de l'esprit » quand on est en séance. Mais aussi l'attention portée aux lapsus ; aux actes manqués ; les symptômes comme je l'ai rappelé précédemment. Tout cet ensemble de « matériels psychiques » incongrus que les règles de savoir vivre et bien séance réprouvent et révoquent. En tout cas tout ce qui apparaît en première approximation comme « insensé ». En soi, ce que propose Freud comme objet de la cure est déjà, si ce n'est révolutionnaire, tout au moins passablement décalé par rapport à la psychologie phénoménologico- moraliste de son temps. D'autant que l'hypothèse sous jacente est que tous ces phénomènes, considérés comme parasites, ont certainement un sens. Qu'on le veuille ou non, la cure se présente comme une quête de significations qui font sens comme si l'insensé était inadmissible. Ce qui est paradoxal. Et la technique de l'analyse des rêves en est le prototype le plus

exemplaire : trouver un sens à une production psychique erratique, inconsistante.

DU RÊVE

Et le rêve, dans cette panoplie d'évènements psychiques matière à interprétation, a une place princeps dans cette compulsion interprétative et cette quête de sens. Il faut dire qu'il occupe une place centrale dans la découverte et la théorisation de la psychanalyse. D'une certaine manière il a été le vecteur de ce qu'Octave Mannoni a appelé l'auto analyse de Freud. Mannoni a insisté sur le fait que Fliess aurait servi de psychanalyste pour Freud. À son insu. Mannoni est bien accommodant. De fait, il faut s'en tenir à une réalité incontournable : il n'y a pas à proprement parler d'auto analyse possible au sens d'un acte psychanalytique qui serait en rupture avec la psychologie sur laquelle se fondent toutes les autres psychothérapies. Au mieux on peut considérer cette pseudo analyse comme une auto psychothérapie qui n'en finit pas. Sans doute en est-il de même pour Lacan où chez lui aussi l'élaboration théorique tient lieu d'équivalent d'associations libres auxquelles il faut donner un sens. D'ailleurs pourquoi faire une exception pour Freud et Lacan alors que l'on maintient par ailleurs de manière ferme qu'il n'y a pas de possibilité de psychanalyse sans psychanalyste? Il n'y a de psychanalysant que dans le colloque de lien social avec un psychanalyste. Et pas dans une relation pseudo intellectuelle avec un médocastre ni avec la foule indéterminée d'un séminaire constitué d'élèves. À mon sens ce qui a servi d'équivalent « d'associations libres » à Freud, ce sont ses propres

rêves dont il n'en finit pas de livrer les secrets dans *L'interprétation des rêves (Traumdeutung)*, il en fait l'aveu, en forme de dénégation dans « la note préliminaire » qui ouvre la première édition de 1900. En substance, il argumente pour justifier d'utiliser en majorité ses propres rêves. Il considère que ceux de ses patients étaient, pour ainsi dire, « pollués » par leurs dysfonctionnements psychiques. « *L'exploitation de ce dernier matériau m'était interdite par le fait qu'en l'espèce les processus oniriques étaient sujets à complication indésirable en raison d'interférences de caractère névrotique* ». Il ajoute que s'il s'y résout et se sacrifie c'est au nom de la science. « La chose était pénible mais inévitable ; je me suis donc plié à cette exigence pour ne pas devoir renoncer, tout simplement, à la démonstration de mes résultats psychologiques ». Cette dernière assertion me paraît pour le moins péremptoire. Il fait le sacrifice d'utiliser ses propres rêves parce qu'il se considère comme normal, non névrosé. C'est grâce à cela que sa théorie du rêve est valide. Mais dans la préface de la deuxième édition (1908) il nuance cette assertion : « *Ce livre a pour moi, en effet, une autre signification subjective que je n'ai pu comprendre qu'après l'avoir terminé. Il s'est révélé à moi-même comme une pièce de mon auto-analyse, ma réaction à la mort de mon père et donc à l'évènement le plus important, à cette perte qui signifie la plus radicale coupure dans la vie d'un homme* ». Comme je l'ai souvent pointé, pour une grande part, la théorie freudienne est la rationalisation interprétative de la problématique névrotique de Freud (en particulier sexuelle). Il procède par induction généralisante. Il n'admet pas pour autant qu'il pourrait y avoir certains traits névrotiques dans sa personnalité. Reste que malgré tout, Freud

demeure, à certains égards, si on exclut cette dénégation, un scientifique. A l'instar des « Mémoires d'un névropathe », rédigé par Schreber, l'œuvre de Freud est à la fois une mythologie dont l'objectif est d'en savoir sur son fonctionnement psychique personnel auquel il croit devoir appliquer les règles de généralisation propre à la constitution d'une œuvre scientifique à part entière. Si on me permettait cet oxymore, il accouche d'une mythologie scientifique. Ce qui est le propre du scientisme syncrétique. Pourtant, je lui fais le crédit d'avoir eu le pressentiment de cette dimension mythologique. Dans la préface de la troisième édition (1911), il prend acte des progrès des connaissances dont les premières versions n'ont pas bénéficié. *« Je me permet aussi de prédire dans quelles autres directions de nouvelles éditions de l'interprétation du rêve, si le besoin se présentait, s'écarteront de la présente version. Elles devront d'une part chercher à nouer un lien plus étroit avec la riche matière de la littérature, du mythe, de l'usage de la langue et du folklore et d'autre part traiter plus en profondeur les relations du rêve à la névrose et au trouble mental »*. ce rapprochement avec d'autres productions psychiques en particulier mythes et usages de la langue me paraît prémonitoire.

Enfin, dans la préface de la huitième édition (1929), il admet que ce travail est daté. C'est, en quelque sorte, un monument historique. *« Dans la version revisitée de L'Interprétation du rêve que je présente ici, l'ouvrage est traité également, pour l'essentiel, comme un document historique et je n'y ai pratiqué que des modifications qu'imposait la clarification et l'approfondissement de mes propres vues »*. Faut-il entendre soit qu'il renonce à

convaincre ses détracteurs du bien fondé de ses corrections, soit qu'il considère que cette œuvre est un moment dépassé de son élaboration ? En effet, la révolution de la deuxième topique est passée par là et la théorie des pulsions fondée sur une dynamique homéostatique du Principe de Plaisir n'a plus rien à voir avec celle qui prévalait au moment où il rédigeait cette somme. A cette époque le Principe de Plaisir déchoit en mécanisme qui œuvre pour le retour à l'inanimé – A la Mort.

Vous le savez, je m'inscris en faux contre les hypothèses qui lui ont permis de l'échafauder. Il faut tout de même les rappeler puisqu'aussi bien la pratique de l'interprétation des rêves, dans cette phase constructive, a toujours son utilité. Même dans les cures qui se veulent issues de cette psychanalyse structurale que je propose. Tout uniment, je considère que la conception du rêve telle que Freud l'a construite n'est pas recevable. En effet si on considère que tout l'édifice freudien originaire est fondé sur l'existence des pulsions sexuelles et sur le principe de plaisir, le fait de ne pas accepter ces axiomes invalide totalement les démonstrations qui ont pour objectif de décrire et d'établir les règles du fonctionnement et des intentions du rêve. Mais si on veut avoir une vision complète des hypothèses qui sous tendent cette élaboration point n'est besoin de s'astreindre à lire les 550 premières pages de ce texte. On peut commencer la lecture, aujourd'hui, au chapitre VII. C'est dans ces cents dernières pages que Freud expose véritablement ses présupposés. C'est à dire comment le sens vient au rêve, d'où il vient, et pourquoi il se dérobe à la conscience. On peut toujours au prétexte de « curiosité historique », s'y référer. Mais la vulgate en a déjà

défloré et diffusé amplement le contenu. Et même ceux parmi les psychanalystes qui ne l'ont pas étudié, ni même lu entièrement, en ont, un savoir disons empirique ou intuitif. Il y a tant de littérature psychanalytique sur le sujet qu'on ne peut pas jeter la première pierre à ceux qui s'en sont imprégné par ouï-dire. Vous me direz : « et vous-même vous en rajoutez une couche ». c'est vrai ! et souvent cela m'interpelle... Reste que dans le cas précis, il me paraît tout de même nécessaire de rappeler quelles sont les convictions et les postulats que Freud déploie. Si on veut résumer succinctement et caricaturalement la théorie de Freud, on peut dire que le rêve est, pour lui, la réalisation d'un désir inconscient refoulé dont l'origine se trouve dans l'enfance. À l'époque antécédente, à ce qu'il est convenu de repérer comme « amnésie infantile ». Le rêve sollicite donc les mécanismes de mémoire, réputés aujourd'hui de mémoire à long terme (mais est-elle seulement sémantique ?) Ceux qui ont sans doute à voir avec une émotion forte (qui sollicite l'amygdale) et ont été source d'un intense déplaisir. Vraisemblablement il s'agit de phénomènes de mémoire « non déclarative » (implicite) qui n'ont pas fait l'objet d'une « auto répétition de maintien » (sauf dans les cas de souvenirs traumatiques comme dans les syndromes post traumatiques). Sorte de trace mnésique sans représentant sémantique de la représentation ou encore un signifiant sans signifié. Du temps de Freud on n'en n'était pas là. Pour lui, donc, quoique le message onirique a souvent l'air de concerner une problématique de « désir » actuelle (en particulier chez les enfants : Freud considère qu'à cette époque il n'y a pas de différence entre le préconscient et le conscient) il fait

l'hypothèse qu'il est une sorte de représentant d'une motion inconsciente archaïque. C'est pourquoi il soutient qu'» *un désir actuel ne devient excitateur de rêve que quand il éveille un désir inconscient concordant* ». A quoi il ajoute « *le désir qui s'expose dans le rêve ne peut être qu'un désir infantile* ». L'hypothèse devient postulat. Il en déduit que la modalité de constitution du rêve est la régression. Il y a donc déplacement : le contenu du rêve semble concerner une préoccupation actuelle mais représente une problématique infantile. Sa finalité est bien d'obtenir la satisfaction de ce désir infantile refoulé, donc persistant, toujours réactualisé dans le moment du rêve. Il s'agit toujours de pulsions sexuelles interdites dans l'enfance qui ne cessent de demander satisfaction. Pulsions sexuelles dont l'inscription dans la conscience est rendue impossible à l'état de veille pour cause de vigilance de la censure. Il argue alors que la réémergence de ces désirs est rendue possible à cause de l'état physiologique de sommeil. « *L'état de sommeil rend possible la formation du rêve en abaissant la censure* ». De fait la censure n'est pas totalement abolie. Mais l'état de sommeil permet le contournement grâce à deux mécanismes : Le déplacement (on vient de voir qu'il y a déjà déplacement de l'infantile à l'actuel). Et la condensation. La condensation est un des mécanismes que Freud attribue au « travail du rêve » qui consiste dans le fait qu'une représentation unique peut-être le carrefour de plusieurs chaînes associatives de significations. Ainsi elle permet de représenter plusieurs motions pulsionnelles. Corrélativement le déplacement consiste à transposer l'intensité (quantum d'affect) d'une représentation sur d'autres représentations. « *Il règne dans l'inconscient une grande mobilité des intensités d'investissements.*

Par le processus de déplacement, une représentation peut abandonner à une autre tout le quantum d'affect de son investissement... ». Ce sont donc deux mécanismes de défense endo psychique. Ces deux mécanismes permettent de transformer la motion interdite en une formule codée qui permet au désir inconscient archaïque d'affleurer à la conscience. On peut considérer que le texte du rêve, dans l'hypothèse freudienne, est préconscient. Cette formulation codée permet pourtant d'aboutir à la satisfaction psychique. « Le rêve est un acte psychique qui pèse de tout son poids; sa force motrice est chaque fois un désir à satisfaire, et ses nombreuses bizarreries et absurdités proviennent de l'influence de la censure psychique qu'il subit au cours de sa formation; outre la contrainte de se soustraire à la censure, a également opéré lors de sa formation une obligation de condenser le matériau psychique, une prise en compte de la figurabilité en images sensorielles et, quoique de manière non régulée, le souci que la création onirique ait un aspect extérieur rationnel et intelligible¹». Pour synthétiser, le rêve se présente comme un récit codé, un rébus dit-on, déplaçant ses motivations pulsionnelles premières et condensées.

Bien évidemment cette élaboration est strictement spéculative et ne s'appuie sur aucunes preuves autres que celles déduites de son autoanalyse et de la prétendue « réussite » qu'il obtient, grâce à l'interprétation, dans la cure avec ses patients. C'est pourquoi Freud tout au long de ce chapitre n'en finit pas de tenter de

¹ p. 656 L'Interprétation du rêve éd Seuil

répondre aux objections que l'on pourrait lui faire et que, par anticipation, il se fait à lui-même. Cette attitude critique, qui semble dictée par un souci d'objectivité scientifique, peut laisser sceptique malgré le fait qu'effectivement il tente d'être exhaustif pour tenter de convaincre. C'est flagrant dans le long paragraphe qu'il consacre au fait que la fonction univoque du rêve est la satisfaction d'un désir. Car à l'évidence, bien évidemment, on pourrait lui opposer qu'il y a des rêves très désagréables voir angoissants. Pour résoudre cette difficulté il fait intervenir le clivage entre l'inconscient et le préconscient. « Qu'un processus psychique qui développe de l'angoisse puisse pour cette raison même être malgré tout une satisfaction de désir, cela ne contient plus de contradiction depuis longtemps. Nous savons expliquer ce phénomène en disant que le désir appartient au système inconscient tandis que le système préconscient a rejeté et réprimé ce désir ». On peut comprendre qu'il y aurait véritablement intention inconsciente de satisfaire au principe de plaisir par la réalisation du désir dans le rêve et son masquage préconscient par une présentation angoissante. Le rêve terrorisant fonctionnerait alors sur le mode du symptôme qui réalise à la fois un désir inconscient refoulé et sa punition. D'ailleurs, il rajoutera en note, à un autre endroit, qui indique que l'angoisse dans le rêve apparaît à cause de la répression que le Surmoi (qui n'existait pas au moment où il publie la première fois « L'interprétation du rêve ») opère la répression a posteriori du désir que le rêve a satisfait.

Il est à craindre que tout cet énorme travail ne soit rien d'autre qu'une nouvelle version des antiques oniromancies. Alors

l'affirmation qu'ouvre cet ouvrage : « L'interprétation du rêve, écrit-il comme première phrase, n'est pas un ouvrage d'oniromancie » ne serait qu'une dénégation a priori.

Elle ne dérogerait pas de celles qui l'ont précédé aussi bien celles de nos cultures que celles de cultures exotiques. Prévoir l'avenir ; connaître la volonté des dieux, des époux et des épouses de l'au-delà, des ancêtres, n'est guère différent de connaître le destin et les avatars « des êtres mythiques grandioses dans leurs indéterminations » que sont les pulsions sexuelles infantiles. Cela procède d'une même intention de dévoilement d'un mystère. Même si on accrédite ce dévoilement d'un mécanisme neurocérébral tel que la mémoire. Et donc d'un phénomène qui lui est corrélatif : l'oubli. Oubli que l'on considère comme une conséquence du refoulement. De fait la manière d'utiliser le rêve dans la cure a sans doute à voir avec la manière dont Freud l'utilisait dans sa prétendue auto analyse. Sans doute considérait-il cette approche de ses rêves comme une expérimentation. Comme s'il réussissait la gageure qu'Auguste Comte énonçait de cette manière « Se mettre à la fenêtre pour se regarder passer dans la rue ». Le rêve, comme production involontaire rémanente dans le sommeil, était sans doute le phénomène le plus apte pour opérer ce décentrement. On peut penser que ce « matériau », dans cette autoanalyse, remplaçait ce qui fait l'essentiel de la cure quand elle est conduite par un psychanalyste. A savoir ce qui se trouve dans le lien social quand le psychanalysant énonce ce qui est censé lui « tomber de l'esprit ». Bien qu'O Mannoni ait désigné Fliess, sans doute pour légitimer a posteriori la théorie freudienne, comme le

psychanalyste imprévu de Freud, ce dernier ne pouvait bénéficier de ce dispositif. Quand il s'adresse à Fliess ce n'est pas en appliquant la règle fondamentale par lui édictée. Il rationalise ses découvertes dans un colloque intellectuel pseudo scientifique. Aussi, on peut considérer qu'il est resté dans cette phase de construction que je tente de définir et d'accréditer comme inaugurale de toute cure. Si je précise cela, ce n'est pas vraiment anodin. Tout se passerait comme si, Freud, comme n'importe quel psychanalysant lambda, sacrifiait une première fois à cette phase première de toute psychanalyse. A l'évidence Freud n'a pas dépassé ce qui correspond, dans les psychanalyses contemporaines, au déploiement des aptitudes du psychanalysant à l'élaboration mythologique censée expliquer les causes des souffrances psychiques dont ils sont affectés. Constitution d'un savoir œdipien sous l'égide de la pensée sauvage. Œdipien non pas dans la perspective qu'on lui assigne traditionnellement de ce triangle incestueux dont la mort du père constitue l'issue, mais du côté de cette aptitude attribuée à Oedipe de résoudre toutes les énigmes fut-elle celle insoluble du sphinx. Tout se passe comme si chaque psychanalysant refaisait pour son propre compte l'expérience originelle de Freud. Mais Freud est resté, tel Moïse interdit d'entrer en Canaan, à la description rationalisée de cette phase de mystification mythologique. Ce sont là les effets de sa prétendue pseudo autoanalyse. Il ne pouvait théoriser au-delà de là où lui-même en est resté. Auto centré sur cette obnubilation causale historico-régressive à une sexualité insatisfaite dont il ne peut soupçonner le caractère mythologique. C'est sans doute pour cette raison qu'il déclare le rêve « voie royale pour la découverte de

l'inconscient ». Pourtant, il y a des psychanalyses qui sont quasi exemptes d'analyse de rêves. Mais malgré cette absence, cette phase de construction mythologique s'avère tout de même.

Merci de votre attention,

Marc Lebailly